

Zeitschrift: Bulletin d'information : études et documents / Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

Herausgeber: Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

Band: - (1972)

Heft: 16

Artikel: Musiques de piano inspirées par J.-J. Rousseau

Autor: Eigeldinger, Jean-Jacques

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080221>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ASSOCIATION DES AMIS DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Bulletin d'information

Etudes et documents

No 16 - Automne 1972 - Neuchâtel, Bibliothèque de la Ville

MUSIQUES DE PIANO INSPIRÉES PAR J.-J. ROUSSEAU

Le visiteur qui fait pélerinage au musée Rousseau de Môtiers s'attardera peut-être devant une gravure énigmatique qui porte cette légende : *Songe de J.-J. Rousseau*. On y voit, au premier plan, le philosophe sortir d'un sévère pavillon ; une poignée de fleurs à la main, il est en train d'herboriser. Au deuxième plan, un paysage d'eau traversé d'une langue de terre où l'on distingue une « fabrique », tandis que des montagnes accidentées se profilent au fond.

Quel peut donc être le sens de cette étrange composition ? On chercherait en vain dans l'œuvre autobiographique de Rousseau un passage relatant un rêve qui aurait inspiré le graveur. Par contre, *Les Confessions* renferment dans leurs dernières pages consacrées au séjour à l'île de Saint-Pierre une phrase que pourrait illustrer notre estampe : *L'oisiveté me suffit, et pourvu que je ne fasse rien, j'aime encor mieux rêver éveillé qu'en songe* (Pléiade, I, p. 640). Voilà qui permettrait d'entendre la légende de la gravure comme une allusion non au rêve nocturne, mais aux rêveries qui accompagnaient volontiers l'herborisation de Rousseau. Et de fait, la bande de terre du second plan figureraient assez bien l'île de Saint-Pierre, et le bâtiment avec son clocheton, la maison du Receveur. Quant aux montagnes escarpées de l'arrière-plan, elles sont suisses, assurément ! Mais que vient faire dans ce paysage idyllique la lugubre entrée de droite ? C'est sans doute un tombeau — dans le goût du Directoire — que Rousseau quitte pour se livrer à son occupation favorite.

De toute évidence, la gravure est une *allégorie posthume*. Sans date ni signature, elle s'inspire manifestement — pour les traits et le maintien du personnage — d'un des célèbres dessins réalisés par Mayer, à Ermenonville, au cours des derniers mois de Rousseau. Pour ce qui est du paysage, il faut renoncer à y voir une représentation exacte de l'île de Saint-Pierre : c'est un paysage de fantaisie qui commémore les sites dans lesquels le philosophe s'est plu à rêver (d'où la présence de peupliers !).

Mais d'autres mystères restent à élucider, et c'est ici que la musique intervient. Commentant l'estampe dans son *Iconographie de Jean-Jacques Rousseau*, Girardin note : *La pièce est bien gravée. Elle a été faite pour mettre en tête d'un morceau de musique. Il existe un tirage à part, mais qui est de toute rareté* (p. 111). Ce passage peut expliquer pourquoi la planche du musée de Môtiers se présente isolément. Quant à la musique que la gravure devait préfacer, c'est un *Air varié* pour piano, intitulé précisément *Le*

Songe de J.-J. Rousseau et dû au pianiste-compositeur J.-B. CRAMER (1771-1858). Elève de Clementi, Cramer doit être regardé comme un des principaux fondateurs du piano romantique. Il a laissé une œuvre abondante, aujourd’hui tombée dans l’oubli, à l’exception de ses remarquables *Etudes* que l’apprenti-pianiste étudie encore avec profit. *Le Songe de J.-J. Rousseau* présente toutes les caractéristiques de certains morceaux, aimables et un peu fades, qui ont charmé tant de salons romantiques. Les Variations offrent peu d’intérêt, en raison de leur facture rigide et scolaire ; en revanche, le mélomane rousseauiste est aiguillonné par le thème qui leur sert de prétexte : c’est une *Romance*, dont la mélodie fleurit ingénument et se pare de modestes harmonies où résonnent les tierces et sixtes amoureuses si chères au préromantisme ! On attribuerait sans peine à Rousseau la naïveté et l’émoi de cette bluette ; mais, si elles offrent maints tours mélodiques analogues, les *Consolations des Misères de ma Vie* ne contiennent pas pour autant le thème de Cramer...

Rousseau serait-il l’auteur de l’air, qui aurait alors échappé à la vigilance des amis qui ont recueilli les romances des *Consolations* ? Ou serait-ce la postérité qui le lui aurait attribué légendairement ? Ou encore Cramer l’aurait-il composé dans la manière de Rousseau, en guise d’hommage ? Et dans ce cas, aurait-il été inspiré par la gravure ou serait-ce l’inverse — comme Girardin le donne à penser ? En tout état de cause, l’idée d’avoir lié l’estampe à la romance est une délicate commémoration des deux occupations dans lesquelles le philosophe trouvait un refuge contre la persécution : la botanique et la musique.

D’une toute autre envergure sont les compositions que les *Rêveries du Promeneur solitaire* ont inspiré à un musicien, négligé à tort : STEPHEN HELLER (1813-1888). D’origine hongroise, ce contemporain de Liszt et de Wagner a vécu cinquante ans à Paris, où il composait en marge des tendances alors en vogue. Son importante production, entièrement dédiée au piano, s’est développée à l’ombre de Chopin, de Mendelssohn et surtout de Schumann. Prenant pour modèle des pièces comme les *Scènes de la forêt* et les *Romances sans paroles*, cet artiste a excellé notamment dans les « Morceaux caractéristiques », c’est-à-dire l’équivalent musical des tableaux de chevalet appelés « Scènes de genre ».

Esprit distingué et cultivé, Heller avait la lecture pour passe-temps favori. Il confie à un ami : *Il y a toujours près de mon lit un de ces quatre génies* [Göethe, J.-P. Richter, Shakespeare et Beethoven]. *Ce sont eux qui me consolent de toutes les peines, ce sont eux qui me font oublier les méchancetés et les perfidies du monde, les trahisons des amis et les soucis du lendemain* (Lettre à J.-B. Laurens, 1^{er} mai 1844). Voilà des termes bien rousseauistes ! D’ailleurs, la musique ne jouait-elle pas un rôle équivalent pour Rousseau, qui écrit dans le *Deuxième Dialogue* : *Quand des sentimens douloureux affligen son cœur, il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent* (Pléiade, I, p. 873). Musique et littérature



Songe de
l'eau

consolatrices ! Là ne se bornent pas les traits communs aux deux artistes : rêveur et solitaire, sensible et irritable, ami de la nature, distrait et oublier, fidèle dans ses attachements mais déçu par les hommes, tel se dépeint... Heller dans sa Correspondance ! Il semble donc le lecteur idéal pour sympathiser avec le Rousseau des œuvres autobiographiques. Et si les lettres de Heller — riches en allusions littéraires — ne mentionnent pas le nom du philosophe, son œuvre est là pour témoigner qu'il le fréquentait assidûment, les *Rêveries* en particulier. Six compositions portent des titres qui s'inspirent partiellement ou littéralement des dernières méditations de Rousseau : *Rêveries* op. 58 ; *Promenades d'un Solitaire* op. 78 ; *Nouvelle suite de Promenades d'un Solitaire* op. 80 ; *3^{me} suite de Promenades d'un Solitaire* op. 89 ; *Rêveries du Promeneur solitaire (J.-J. Rousseau)* op. 101 ; *Tablettes d'un Solitaire* op. 153. Si des raisons commerciales ont présidé à la reprise de titre des op. 80 et 89, ce n'est certes pas l'éditeur qui a décidé de l'intitulé des autres œuvres. Sur ce point l'op. 58 ne laisse aucun doute, qui porte en épigraphe ces mots tirés de la *Deuxième Promenade* : *En voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire, j'y retombois* (Pléiade, I, p. 1003).

Quels rapports ces pièces présentent-elles avec les dernières méditations de Rousseau ? Heller n'a pas donné de titre individuel à chacun des dix-huit morceaux qui constituent les op. 78, 80 et 89 ; il n'y faut donc pas chercher une illustration musicale des *Rêveries*, ce n'est pas de la musique à programme. Même l'épigraphe mentionnée plus haut ne sert que de point de départ, d'argument à une lyrique Ballade qui ne narre pas pour autant les péripéties de la *Deuxième Promenade* ! Pas de liens architecturaux non plus entre l'œuvre littéraire et les compositions musicales, si ce n'est le principe de juxtaposition. Mais, comme Rousseau l'a fait dans ses proses poétiques, Heller a évoqué en musique toute une gamme de paysages et de sentiments. Ici retentissent des sonneries de chasse, tantôt éclatantes, tantôt voilées de mélancolie ; là, l'allégresse insouciante de la promenade débouche sur une réflexion désabusée ; plus loin, c'est une agitation passionnée à quoi succède un recueillement tout religieux ; ailleurs alternent paysages bucoliques et visions d'effroi.

Ainsi, l'œuvre de Rousseau a été pour Heller un prétexte à épancher son propre paysage moral qui, en dépit d'affinités électives, ne saurait se comparer entièrement à celui de Rousseau. Certains aspects des *Rêveries* ont été choisis et interprétés subjectivement par un pur romantique qui s'exprime avec une fièvre schumanienne, un désespoir chopinien, qui côtoient une sérénité bien propre à Heller ! Le compositeur n'évoque pas les coteaux riants de Ménilmontant ni les chalumeaux des pâtres de banlieue, mais bien les légendaires forêts de Bohême et les appels du cor d'Obéron...

Jean-Jacques Eigeldinger.